

CONSCIENCE HISTORIQUE ET ETHIQUE DE LA RESISTANCE CHEZ AMILCAR CABRAL

Mamadou Kabirou GANO

Département de philosophie ; FASTEF/UCAD/Sénégal

RESUME : *Il y a quarante ans mourait, assassiné, Amilcar Cabral. Sa résistance, fondée sur un engagement éthique qui a requis lucidité et clairvoyance. Son triomphe fut lié à la rationalisation du travail politique. D'où la posture de pédagogue de Cabral qui n'a pas ménagé ses efforts d'explication des fondements et du sens de la lutte dans des écrits, lors des causeries, des séminaires, des conférences... Et c'est à une démarche quasi-socratique de décryptage des événements, des mots d'ordre, des principes, des orientations afin de faire émerger un nouveau sujet, que se livre le leader dont la vocation, entre autres, consiste à partager la compréhension des enjeux et des méthodes appropriées exigées par le combat politique. Il s'élabore alors une culture politique nouvelle bannissant la violence aveugle, gratuite et pathologique. Ce n'est plus une revendication mécanique d'un droit mais la construction d'une nouvelle légitimité imposée par la lutte de « militants armés et non de militaires ». Là où le droit de résistance se pose comme un droit naturel, l'éthique de la résistance impose une vigilance systématique du sujet sur sa responsabilité et sur la pertinence de ses actes dans la reconquête d'un droit confisqué ; l'éthique de la résistance traverse de part en part le processus de construction nationale par la réflexivité quotidienne à laquelle chaque sujet s'astreint. Sous ce rapport, la pensée Cabral veut aller dans le sens de l'histoire. Les sujets, individuels et collectifs, incarnations d'une conscience historique, sont sommés de se transmuier afin d'être une force motrice organisée réalisant un nouvel humanisme.*

MOTS CLES : Ethique, histoire, conscience, pédagogie, résistance, liberté, sujet, collectif, nationalité, humanité.

INTRODUCTION

« Les individus historiques sont ceux qui ont voulu et accompli non une chose imagée et présumée mais une chose juste et nécessaire et qu'ils l'ont compris parce qu'ils ont reçu intérieurement la révélation de ce qui est

nécessaire et appartient réellement aux possibilités du temps », **HEGEL : La Raison dans l'histoire**.

Parler d'un héros comporte un risque et parler de Cabral en philosophe est plus risqué pour diverses raisons. D'abord parce qu'il ne s'est jamais compris comme intellectuel bien qu'il fut un théoricien émérite, ensuite parce que la démarche philosophique suppose, pour tout objet de réflexion, inévitablement, une sorte de profanation, une attitude sacrilège ; enfin parce que la philosophie, dans son essence, est rétive à la hagiographie et à la momification, le respect en ce domaine se confondant avec l'irrévérence critique courtoise.

Heureusement, la « pensée Cabral » s'offre à nous, sous ce rapport, non comme une invitation à la vénération mais plutôt comme un appel à la clairvoyance, à la lucidité et à l'authenticité. La « pensée Cabral » apparaît comme une source vivante d'inspiration au moment où règne une sorte de perte d'idéal et où s'exalte un individualisme dominé par l'idéologie de la réussite personnelle. Son engagement, ni mystique, ni héroïque mais politique, reste intimement lié à un constant processus de rationalisation de toutes les dimensions de l'action politique. D'où sa posture de pédagogue qui a consenti d'immenses efforts d'explication du sens et des fondements de la lutte. En effet, son « enseignement » a consisté, entre autres, à partager la compréhension des enjeux et des méthodes appropriées exigées par le combat politique. Comment la conscience de l'histoire légitime-t-elle la résistance ? En quoi l'histoire et la culture constituent-elles des terrains de la résistance ? Quelle pédagogie a-t-il pour asseoir l'éthique de la résistance ? Comment la conception de l'histoire déteint-elle sur le nouvel humanisme ?

Pour répondre à ces questions, nous schématisons notre point de vue en une hypothèse consistant à dire que « l'enseignement » de Cabral, sa pédagogie a été, constamment, sollicitée par le besoin de chercher à surmonter des contradictions notamment celle

consubstantielle à la scission psychologique du sujet dominé, celle de l'opposition entre les pesanteurs de mentalités traditionnelles rétrogrades et le nécessaire recours à la rationalité moderne, entre le militarisme et le militantisme, entre la citoyenneté ou la nationalité en construction et l'ethnie, la race ou le genre en somme entre le passé, le présent et l'avenir.

1-L'ETHIQUE DE LA RESISTANCE : PROCES DE DESALIENATION ET VIATIQUE POUR LA LIBERTE.

L'éthique de la résistance se comprend comme une « brèche¹ » entre le pôle de la négativité découlant de la domination et celui de la positivité incarnée par la nationalité en construction, entre le pôle de l'histoire faite et celui de la « praxis libre » c'est-à-dire de l'histoire en train de se faire. L'effectivité de ces deux pôles est largement conditionnée par la prégnance du discours sur les consciences. C'est de ce point de vue que la culture et l'histoire vont constituer les fondements de la pédagogie politique d'Amilcar Cabral.

a)- Histoire et culture : entre quête du graal et méthode pour l'action.

Une règle méthodologique essentielle fut de « *partir des réalités* » et d'oser interpréter celles-ci de façon originale en se défiant de la vulgate marxisante dominante au risque de subir un ostracisme politique. En effet, l'appel au réel a constitué une sorte de parade antidogmatique, un rejet du mimétisme consubstantiel aux modes intellectuelles et un point de départ de la réflexion et de l'action politique soucieuse d'efficacité. Une confiance est accordée à la rationalité scientifique et technique comme

¹ -Au sens où l'entend H. Arendt dans la préface de **la Crise de la culture, Paris, Folio essai, 2007**. Il s'agit de savoir comment se mouvoir entre deux infinis, entre le passé révolu et l'avenir infigurable. L'homme ne peut s'y tenir que dans la mesure où il pense, brisant ainsi, par sa résistance aux forces du passé infini et du futur infini le flux du temps indifférent. Chaque génération doit laborieusement redécouvrir sa mission. Or il est presque impossible de s'appuyer sur la tradition ou sur l'histoire. Il faut savoir être une sorte de démiurge créateur de valeurs pour se mouvoir dans la brèche...

instrument de connaissance de la société, de désaliénation et comme moyen d'émancipation. La légitimation par l'histoire et par la culture traduit un souci méthodologique et ontologique.

La culture et l'histoire s'imposent comme des dimensions cardinales du travail de restauration ontologique du sujet dominé amputé de son identité et de ses repères historiques. Or la prise en compte de la temporalité et de la spécificité des sociétés sur lesquelles s'expérimente l'action politique conditionne l'efficacité de la résistance. Dans *Les dimensions de la conscience historique*, Raymond Aron souligne que le caractère historique de l'homme se repère à travers la conscience du passé, celle-ci est naturellement liée à l'homme en tant qu'il se sait agir sur le cours des choses. Son historicité découle précisément de sa capacité à être un acteur de l'évolution vers un mieux-être. « *L'homme n'a vraiment un passé que s'il a conscience d'en avoir un, car seule cette conscience introduit la possibilité du dialogue et du choix. Autrement, les individus et les sociétés portent en eux un passé qu'ils ignorent, qu'ils subissent passivement... Tant qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils furent, ils n'accèdent pas à la dimension propre de l'histoire²* ».

L'omniprésence de l'histoire est indiscutable dans toute l'œuvre de Cabral comme aussi sont centrales les considérations sur la culture. En effet, l'histoire est sollicitée à différents niveaux dans l'anthropologie cabralienne tant sur le plan de la philosophie de l'histoire que sur le plan de la légitimation idéologique des actions et des programmes politiques. Nous avons affaire, chez Cabral, à une surdétermination de la conscience historique à divers niveaux comme :

- conception du cours des choses, une sorte de philosophie de l'évolution de l'humanité ;

² - Raymond ARON : *Les dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1964, p.5.

- appartenance à une catégorie sociale, celle des « damnés de la terre » que l'histoire a souvent martyrisés ;
- conscience de vivre une phase décisive du devenir humain ;
- conscience d'être acteur majeur de cette mutation historique.

Or, une des tâches majeure de la colonisation fut justement de nier l'historicité des sociétés africaines et de les amarrer à l'histoire occidentale³. Pire, selon Cabral, l'entreprise coloniale a fonctionné, pour les sociétés dominées, comme un facteur de déviation d'une histoire autonome, la leur, pour les reléguer à l'arrière-train de l'histoire de l'Occident tout en leur déniait toute historicité.

C'est pourquoi un des aspects majeurs de la démarche de Cabral a été ce constant rappel de la dimension historique de nos sociétés et de la mission historique que revêt la lutte de libération. L'histoire est saisie comme instrument de désaliénation consistant à montrer que chaque peuple a un rôle spécifique à assumer et que l'Europe n'est pas le porteur naturel exclusif de l'universel. La situation d'aliénation a imposé au sujet aspirant à la liberté, la connaissance de « l'objet dominé » et celle « *de la réalité historique (...) au sein de laquelle il se meut. Cette connaissance s'exprime nécessairement en termes de comparaison avec le sujet dominateur et avec la réalité historique*⁴ ». Ainsi, la saisie de ce réel participe d'une tentative de résolution d'un conflit entre deux identités différentes tant dans leurs contenus historiques que dans leurs fonctions. En d'autres termes, cette reconnaissance des réalités sociales, politiques, économiques et culturelles s'impose comme une nécessité dans le dessein soit de mieux les nier, les combattre, soit de les affirmer avec plus de netteté afin de les perpétuer. Un effort

³ -Cheikh Anta DIOP: *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1979.

⁴ -Amilcar CABRAL: *Unité et lutte t.I: L'arme de la théorie*, Paris, Maspéro, 1975, p. 338.

immense a été déployé par Cabral dans les années qui ont suivi ses études pour connaître les populations guinéennes dans le double objectif d'asseoir une base scientifique de cette connaissance et de déceler les aspérités du terrain social de la lutte constitué avant tout d'un complexe de faits psychologiques, sociaux, politiques et culturels comme le dénuement, l'obscurantisme, l'arriération, l'analphabétisme, les maladies, la division entretenue par l'ordre dominant et donc l'absence de conscience nationale unitaire. La perspective n'est pas de planifier l'avenir mais de le construire ici et maintenant, pas à pas, en fonction des données concrètes recueillies quotidiennement. Cette méthodologie permet un diagnostic pathologique de la réalité, à savoir l'ordre colonial aliénant et de définir les tâches à venir dans l'édification de la société nouvelle.

Sous ce rapport, il y a un souci permanent de prise en compte de l'histoire faite et de l'histoire à faire. Cabral examine la trajectoire de certaines sociétés pour aboutir à la thèse suivant laquelle malgré l'universalité des schémas de développement historique, il prévaut des spécificités découlant de la force et de la rapidité du développement des forces productives « *ainsi que de la force et de la permanence dans l'esprit des gens des superstructures précédentes*⁵ ». Autrement dit, la survivance de certains aspects culturels et le maintien de rapports de production historiquement dépassés peuvent donner l'impression qu'il existe des sociétés anhistoriques, figées. Or les lois de développement des sociétés sont universelles. Cependant chaque groupe social avance à son rythme en fonction de l'intensité de ses rapports avec d'autres sociétés. Il y a à l'œuvre dans ce processus une dialectique du singulier et de l'universel. D'où la négation de la lutte des classes comme moteur de l'histoire universelle dans la mesure où beaucoup de sociétés africaines ne connaissent pas de stratification sociale pouvant occasionner la survenue d'un antagonisme de classes susceptible d'engendrer une évolution historique. C'est pourquoi, il faudrait éviter, selon Maurice Godelier, une attitude réductionniste qui

⁵- **ibd.** p.162.

stérilise le développement historique et provoque l'inflation des spécificités. Cette position fonctionne comme un obstacle épistémologique qui réduit l'histoire en « *une mosaïque de lambeaux dépourvue de toute cohérence globale*⁶ ». Cabral, tout en reconnaissant l'originalité de certains groupes sociaux, n'en affirme pas moins l'universalité du processus historique.

Cabral fut sensible à cette logique historique de progrès qui interpelle toutes les sociétés humaines et qui tend à devenir planétaire et que l'on nomme aujourd'hui la mondialisation. Il décrit en divers endroits de ses textes les caractéristiques essentielles de notre temps marqué par la destruction du colonialisme considéré comme un phénomène anachronique. Ainsi, la survenue de la décolonisation participe de ce phénomène et demeure dans son essence, organiquement liée à un réordonnement des rapports imposé par le mouvement nationaliste ayant accompagné l'éveil des peuples colonisés. Au facteur objectif des rapports économiques planétaires se greffe un facteur psychologique qui se traduit par une détermination accrue des peuples à recouvrer la liberté et à assumer leur responsabilité historique. Cette détermination, quasi-universelle, surgit comme une mise en garde, à ce moment-là, en faisant prendre conscience à ces peuples du fait qu'ils ne sont plus considérés comme des spectateurs de l'histoire mais des acteurs de cette histoire. Il s'engage, par leur biais, dans un processus de création d'hommes nouveaux, une mutation ontologique du sujet colonial, « *la chose colonisée devient homme dans le processus par lequel elle se libère*⁷ ». D'objet, elle devient sujet. Cette conscience nouvelle des tâches historiques apparaît en même temps comme la conscience d'un impératif catégorique de faire face aux immenses défis contemporains. C'est un « *retour à l'histoire* » qui ne dérive pas d'un décret individuel mais bien du cours obligé des événements. Néanmoins, autant cette histoire s'inscrit

⁶ **Maurice GODELIER** : *La notion de mode de production asiatique et les schémas marxistes d'évolution de la société* in *Sur le mode de production asiatique*, Paris, CERM, Editions sociales, 1974, p.96.

⁷ **-Frantz FANON** : *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1968, p.6.

dans le cadre d'une évolution générale de l'humanité selon des lois précises, autant elle est le fait d'individus qui se sont saisis d'une opportunité pour imprimer leurs marques sur le cours des choses.

La réappropriation de l'histoire s'effectue comme entreprise de défalsification, de restauration de la véritable histoire mais aussi comme réinsertion dans une « praxis libre » sous la direction d'« *individus historiques* » qui ont assuré un travail à la fois théorique de décryptage de la réalité et pratique de conduite de la lutte politique et même de la lutte armée. On comprend alors la posture multidimensionnelle exceptionnelle de Cabral à la fois par la perspicacité et la lucidité des analyses, par le pragmatisme de la démarche politique et par l'efficacité de l'action diplomatique et militaire. Toutes choses qui n'auraient pas pu être effectives sans une compréhension rigoureuse des enjeux historiques du moment. Aucune de ces dimensions n'est à négliger, d'où l'exigence d'une connaissance intime du fait colonial qui contraint, *volens nolens*, à se faire herméneute des faits sociaux et culturels dans une perspective de reconquête de la liberté confisquée.

La culture apparaît comme un fait essentiel dans ce diagnostic et dans la construction des consciences et des nouvelles identités. Celle du mouvement de libération et celle de la future nationalité. « *La culture est la synthèse dynamique au niveau de la conscience de l'individu ou de la collectivité de la réalité historique, matérielle et spirituelle de la société ou du groupe humain, des relations prévalant aussi bien entre l'homme et la nature qu'entre les hommes et les catégories sociales*⁸ ».

Cette synthèse prend l'allure de ce que Cabral appelle les « manifestations culturelles⁹ » qui s'actualisent dans des

⁸ -Amilcar CABRAL : *Unité et lutte t.I: L'arme de la théorie, op.cit.* p.351.

⁹ - Le concept de culture chez Cabral prend une connotation particulière en tant qu'il définit l'être comme réalité culturelle, comme existence et l'ontologie devient un mode ou une « manifestation culturelle » qu'on l'entende comme Idée, Volonté de puissance, Processus de production, Energéia ou autre. Voir le très intéressant texte de Pierre Franklin Tavarès intitulé *Cabral et les*

formes esthétiques, techniques, religieuses qui traduisent, dans les faits, l'identité du sujet individuel et/ou collectif à chaque phase de l'histoire du groupe social. L'histoire et la culture se donnent à voir comme des réponses ponctuelles que les hommes apportent aux problèmes posés par l'existence concrète. Elles fonctionnent comme les traits matériels et techniques des valeurs sociales. La culture est un fait historique émanant de la base matérielle de la société en constante évolution: « *Elle est peut-être la résultante de cette histoire comme la plante est la résultante d'une fleur*¹⁰ ». Ce lexique botaniste et vitaliste indique bien une conception déterministe de l'évolution des formations sociales et une imbrication, voire une identification de l'histoire et de la culture. « *Comme l'histoire ou parce que c'est l'histoire elle-même, la culture a pour base matérielle le niveau des forces productives et le mode de production. Elle plonge ses racines dans l'humus de la réalité matérielle où elle se développe et reflète la nature organique de la société, pouvant plus ou moins être influencée par des facteurs extérieurs*¹¹ ». L'historicité des valeurs culturelles appelle précisément leur constant dépassement, leur réaménagement permanent par l'effort continu des hommes sollicités par la nature et par les autres hommes.

La culture, totalité en mouvement, est le lieu vivant d'où émerge la conscience unitaire du groupe social, son identité. Elle comprend l'identité comme une donnée bio-sociologique qui intègre à la fois des données biologiques (génotype et phénotype : taille, forme du nez, couleur des yeux, denture, chevelure...) et des éléments sociaux (mode d'organisation sociale historiquement et culturellement défini. L'identité se bâtit sur le socle d'un binôme fondamental dans lequel le sociologique est plus déterminant, puisque l'identité biologique n'implique pas ipso facto l'identité sociale et culturelle. Ainsi, le concept d'identité semble osciller entre le pôle de la singularité, de la différence conçue sur le mode de l'unicité substantielle

Hespéritains : matériaux pour une République de la Culture in
www.ubiznews.com/show/culture/.../8613-cabral-et-les-hespéritains.

¹⁰ -Ibd. p.321.

¹¹ -Ibd. p.321.

et celui de la ressemblance ; l'identité intègre et différencie à la fois, elle ne saurait donc être conçue dans l'absolu, au contraire elle apparaît comme une qualité relative et circonstancielle. Sous cet angle, il y a lieu de dissocier *l'identité originale*, originelle où le biologique est prépondérant et *l'identité actuelle* où le déterminant principal est le sociologique. *L'identité actuelle* caractérise un individu ou un groupe. D'où la réfutation de l'essentialisme qui tend à assigner à un groupe une identité atemporelle : « *un groupe d'hommes composera une « race » ou un « groupe ethnique » ou autre chose dans la mesure où ils affrontent des problèmes communs et luttent pour des aspirations communes*¹² ».

Ainsi, son opposition à la négritude ne fonctionne pas sous le régime du rejet crypto-personnel, épidermique, elle est encore moins le résultat d'un effet de mode mais au contraire cette défiance se soucie des fondements: le passé n'est pas homogène, c'est un processus qui change selon les époques et selon les sociétés. Rien, *a priori*, dans la culture ne peut être considéré comme intangible.

Pour Cabral, une culture n'est vivante et viable que si elle est dynamique. La société demeure l'agent objectif de cette transformation continue laquelle travaille en même temps à inventer des spécificités inhérentes aux identités. En effet, ce sont les rapports sociaux qui fondent l'identité culturelle des acteurs investis, bon gré mal gré, dans des rapports de classes. La culture résulte donc d'une « praxis libre », d'une prise de conscience par l'homme de ses besoins et de ses aspirations, de la connaissance de la réalité et des transformations de cette réalité objective à partir des nécessités imposées par la survie et le progrès. « *Loin d'épouser une vision statique, nous entendons que la tradition, jalon temporel de l'histoire, doit être comprise comme référence culturelle dans l'appréhension globale de la société et des divers ordres du savoir du peuple. Notre vision dynamique de la tradition intègre les faits qui ont modelé la conscience*

¹² -A. CABRAL : correspondance 15/04/1949 citée par Mario de Andrade in *Amilcar CABRAL*, Maspéro, Paris, 1980, p.34.

*historique du peuple au cours de la lutte armée de libération nationale*¹³ ». A partir de cette similitude de la « praxis libre » et de la création culturelle, il est possible de comprendre pourquoi l'atteinte de la liberté d'un peuple est en même temps une agression contre son identité, contre sa culture et contre l'autonomie de son initiative historique. En effet, asservir, dominer un peuple revient à le contraindre à une activité qui ne résulte pas de ses besoins propres mais de ceux d'un autre, pour une fin qui n'est pas la sienne mais celle d'un autre. En réalité, le peuple dominé est inséré à titre *d'instrument* dans un processus pratique dont la motivation et la finalité lui demeurent étrangères et méconnues. La culture ainsi produite n'est donc pas la sienne propre mais celle d'un autre. On en conclut alors que l'asservissement d'un peuple tarit sa culture à la source pour secréter une identité de survie faite de simulacre. L'esclavage, le travail forcé, l'introduction des cultures de rente et de techniques de production ont dévié les sociétés dominées de leurs trajectoires naturelles, et conséquemment, ont engendré des « mutants » qui se cherchent et qui cherchent à survivre. Paradoxalement, c'est de là que découle la culture de la résistance¹⁴.

b)- La résistance culturelle : prémices du retour à l'histoire.

La résistance culturelle est omniprésente en dépit du vandalisme du dominateur. Elle est à l'origine de diverses formes de contestation qui prennent les sentiers de la clandestinité ou bien empruntent les voies du retour aux sources. La domination n'a pas pu atteindre l'essence,

¹³ -**Mario de ANDRADE** : *Une puissante actualité historique*, Quotidien Le Soleil 20/06/1980.

¹⁴ -Il faudrait certainement nuancer la thèse de Cabral sur cette instrumentalisation des peuples dominés qui les dévierait de leur trajectoire historique naturelle mais qui, quoiqu'on en dise, ne restent pas passifs, ils produisent une sous culture. En effet, la résistance ne commence pas avec la lutte armée. Elle est déjà présente dans le rapport à la nature, dans la langue, dans les loisirs, dans la musique, dans la littérature, dans les croyances, dans toutes les formes culturelles qui permettent d'opérer une distanciation avec le dominateur à moindre frais. La créolisation est un réflexe subtil et inventif d'autodéfense culturelle face à l'agression.

l'âme des cultures assujetties. D'où l'existence d'un puissant potentiel de résistance à l'agression du fait parfois de la superficialité de la domination, de sa durée, de son confinement côtier.

La résistance culturelle dépend en grande partie de la position occupée dans le circuit de production. *La petite bourgeoisie*, qui est susceptible d'être l'avant-garde de cette résistance, vit un drame existentiel consécutif à son identité éclatée : elle est prisonnière des contradictions de la réalité sociale politique et culturelle dans laquelle vivent les populations dominées. De ce point de vue, elle est la plus sollicitée dans le drame existentiel que vit le colonisé du fait de sa marginalité et de son acculturation. Elle est incapable de produire son système autonome de valeurs et développe un sentiment d'amertume surtout après un échec de sa tentative d'intégrer la classe dominante. C'est alors seulement, pour se libérer de ce complexe et pour se trouver un socle identitaire légitime, qu'elle se tourne vers l'autre pôle du conflit social que sont les masses.

C'est de là que naît la théorie du « retour aux sources » qui apparaît comme un mouvement d'affirmation de soi et d'égalité face à l'autre. Deux constats s'imposent à propos de cette analyse de la posture de la petite bourgeoisie :

- a) -la négation de la suprématie de la culture de la puissance dominante.
- b) la nature psychologique de la réappropriation identitaire comme un moment nécessaire de l'histoire qui appelle le surgissement d'un conflit au niveau des consciences aliénées des petits bourgeois.

Nous avons affaire ici, chez Cabral, à une éthique volontariste petite-bourgeoise de revendication culturelle ordonnée autour d'une triple polarité:

1. une minorité accepte « stoïquement » la domination coloniale et participe à la gestion et au fonctionnement du système : ce sont ceux que Sartre appelle les « salauds », ils épousent le projet

- du dominateur et participent activement à la répression de leur peuple.
2. une majorité d'indécis qui refusent de prendre parti, de s'engager.
 3. une minorité qui s'identifie aux intérêts des masses et qui féconde le mouvement de libération.

D'où le surgissement de formes de résistance qui, certes, partent de l'invocation d'un droit mais qui tendent ultérieurement à exiger des sujets la mise en œuvre d'une morale rigoriste conforme à l'impératif d'efficacité inhérent à la lutte. Le sentiment de révolte qui prélude à la révolution devra se nourrir d'une discipline sans concession si elle ne veut pas faillir.

L'éthique de la résistance n'est pas un fait naturel. Et c'est en cela qu'elle est différente du droit de résistance compris comme un droit naturel. L'éthique de la résistance n'est pas une attitude spontanée¹⁵, irréfléchie mais une conduite pesée et bâtie sur le socle d'une autocritique portant prioritairement sur le sens de l'action, sur la responsabilité individuelle, et sur les méthodes adéquates permettant la réussite du processus de reconquête d'un droit confisqué ; elle traverse de part en part la construction de la nationalité par la réflexivité quotidienne à laquelle elle soumet chaque sujet. En ce sens, la « pensée Cabral » revendique une double légitimité fondée à la fois sur la conscience du sens de l'histoire et sur l'assumption rationnelle d'un droit inaliénable de refuser le déni de dignité par l'élaboration collective d'une stratégie d'opposition à l'oppression et de construction d'une identité, d'une « nationalité » en phase avec le panafricanisme et le contexte historique contemporain.

L'éthique de la résistance s'élabore dans une dialectique permanente entre la négation des antivaleurs stimulées et développées par le colonialisme et la vigilance sur les

¹⁵ -Ce sera une des grandes différences entre Frantz Fanon et Amilcar Cabral. Ce dernier ne fait pas l'apologie du spontanéisme qu'on décèle chez l'auteur des « damnés de la terre ».

actes à poser à tout instant et tendant à promouvoir la fidélité à soi, aux autres, à l'esprit et aux objectifs de la lutte. Cette éthique suppose :

- tenir compte des héritages, de la complexité sociale, des facteurs culturels, de la nécessité de la désaliénation dont l'une des manifestations se trouve dans la projection sur le dominateur. Pour mener à bien cette libération, il faut gommer la scission qui est dans chaque sujet dominé en tant qu'il abrite en lui l'opresseur à qui il rêve de ressembler et qui, à ses yeux, donne l'impression d'être le modèle ultime d'humanité. Or, le travail d'une éducation politique véritable consistera à dépasser cette scission au niveau du sujet, de faire prendre conscience à l'opprimé de sa dualité pour qu'il se sépare de la partie de l'opresseur qui est en lui. C'est faire œuvre salutaire de déconstruction, de dénonciation du mimétisme que d'instituer un dialogue authentique avec soi et avec les autres afin de transformer le monde par l'intermédiaire de la parole militante.
- cerner les causes de l'échec ayant un caractère moral : l'ambition, la corruption, l'irresponsabilité, le militarisme, le *commandisme*, le *griotisme*, l'esprit de chef autour duquel s'organisent des clientèles, le servilisme, l'esprit de clan, à partir d'un transfert du réseau de solidarité attaché traditionnellement à la classe d'âge, à l'ethnie, à la région ou à la religion. L'explication culturelle de ces déviations réside dans le conflit au niveau des mentalités entre la survivance des anciennes superstructures et les idées modernes.
- Faire reconnaître que l'ennemi est en nous, et peu en dehors de nous. En effet, la menace résiderait plutôt dans le sujet en lui-même en ce qu'il n'est pas apte à évaluer les enjeux, qu'il ait un rythme en deçà de la marche de l'histoire, qu'il subisse

différentes pesanteurs, qu'il soit victime du laxisme et qu'il obéisse à ses humeurs plutôt qu'aux mots d'ordre du parti. D'où l'identification des faiblesses, la dénonciation de la mentalité arriviste, la récusation des positions de privilèges et de jouissance, de sinécure, le bannissement de la violence bestiale.

- Lutter contre soi d'abord : contre les pesanteurs, contre les forces d'inertie, contre les illusions, contre la barbarie. L'engagement politique s'est posé comme un révélateur : la progression de la lutte dévoile les tares, il s'agit d'éviter d'emprunter le « *chemin des attitudes indignes* » qui affaiblissaient le mouvement. Le souci permanent de Cabral permanent a été de doter les militants « *des armes miraculeuses* » que sont la critique et l'autocritique, de les aider à combattre les formes intérieures de corruption, de déchéance morale, d'indignité, à endiguer l'inefficacité et la dégradation du travail de construction politique. Il s'agit de bannir l'irréfléchi dans l'action. Cabral opère un examen normatif du patrimoine culturel en décelant une certaine négativité dans bien des dimensions d'une *anticulture de la résistance* et en recensant les facteurs de blocage notamment sur le plan politique et économique. Il énumère, entre autres formes négatives, les manifestations diverses et multiples de superstition, les préjugés tenaces.

Nous l'avons dit tantôt, la domination politique étrangère produit un effet corrosif sur la culture, car elle ralentit le développement des sociétés, érode les valeurs et toutes ses manifestations, les « minéralise » et les fait se replier sur elles-mêmes. Cette « *non-reconnaissance ou la non-reconnaissance inadéquate peuvent causer du tort et constituer une forme d'oppression, en emprisonnant certains dans une*

*certaine manière d'être fausse, déformée et réduite*¹⁶ ». Les individus ne se reconnaissent plus comme des hommes et ils admettent constituer une sorte de sous humanité, une humanité intrinsèquement et naturellement inférieure à l'humanité du dominateur. Cette dimension abyssale de l'aliénation donne un caractère impitoyable à la lutte de libération qui tend de plus en plus vers le refus du compromis moral et la radicalisation des exigences éthiques afin d'éviter la fragilisation. D'où l'appel, dans la gestion politique des militants et dans les jugements de certaines déviances politiques et militaires, à un certain rigorisme.

Il ne s'agit plus, dans cette lutte, d'une revendication mécanique d'un droit mais la construction d'une nouvelle légitimité par la fondation sur de nouvelles bases axiologiques de tous les actes qu'impose la lutte de « militants armés et non de militaires ». « *Une dialectique se développe entre la résistance culturelle et l'agression étrangère : plus l'humiliation culturelle, la négation par l'étranger des valeurs autochtones sont profondes, plus intense est l'adhésion à ces valeurs*¹⁷ ». La guerre est menée sur deux fronts : celle militaire et celle psychologique. Cette dernière est articulée autour du conflit entre l'irrationalité de l'environnement culturel accentuée par la guerre (besoin de fétiches protecteurs, besoin psychologique d'invulnérabilité, protection contre les esprits et le mauvais sort, pratiques magiques diverses) et l'instrumentalité conceptuelle véhiculée par le parti. En effet nous voyons s'affronter, à tous les niveaux et en toute occasion, deux courants dans le processus de construction nationale : une tendance conservatrice et une tendance modernisatrice. A la première tendance correspondrait la majorité des membres du parti constituée de jeunes paysans n'ayant aucune

¹⁶ -**Charles TAYLOR** : *Multiculturalisme, différence et démocratie*, Paris, Flammarion, 2007, p. 41-42.

¹⁷ -**Jean ZIEGLER** : *Contre l'ordre du monde, les rebelles*, Paris, Seuil, 1983, p. 174.

formation et sans ouverture au reste du monde notamment avec la culture du dominateur. A la seconde tendance correspondrait celles des pionniers, pour la plupart capverdiens diplômés, fonctionnaires, administrateurs. Le leadership de Cabral a cherché à surmonter ces contradictions en s'orientant vers la construction d'une conscience militante moderne, en opérant sous le sceau non de l'autoritarisme mais du plaidoyer en faveur de valeurs à assimiler pour en faire des viatiques, au moyen de la persuasion les traduire dans les mœurs en fonction de l'évolution de la lutte. Dans cette perspective, il fallait astucieusement combattre les croyances, les normes traditionnelles par le dialogue, la discussion.

2-LA PEDAGOGIE DES OPPRIMES, METHODE DE FECONDATION MUTUELLE.

Que faire ? Comment dois-je vivre ? Ces interrogations, éminemment léniniste et socratique, traversent en filigrane les textes de Cabral et, en dernière instance, commandent la définition de l'action et les modalités de sa réalisation. Pour nous, elles sont aussi éthiques qu'épistémologiques en tant qu'elles posent la question des modalités de transmission de qualités proprement humaines à des individus en situation d'oppression: comment enseigner la vertu aux militants de la lutte de libération et aux citoyens de la nation nouvelle ? En somme, il s'agit pour nous de sonder la pertinence de cette pédagogie puisqu'il s'agit de former des hommes à une manière de vivre conforme aux vœux d'édification de la Cité nouvelle. Il y a toute une morale dans cette démarche puisqu'au fond, Cabral s'est essayé à cela comme un *professeur* et non comme un *propagandiste*. Ce n'est pas seulement de la réussite de l'action politique dont il est question mais de la prise en compte de l'humain dans le devenir politique de la nation en construction. Ainsi, en voulant agir sur le devenir collectif, « l'ingénieur » est conscient qu'il faut passer par les individus comme réceptacles de son discours, c'est une forme de reconnaissance chez les militants de l'être de raison qui est en eux : il soumet à l'examen critique les

orientations et les comportements pour en évaluer la justesse. Il se drape du manteau de maître d'école faisant jouer son charisme sous l'apparence d'une fausse naïveté et se fait herméneute redoutable et efficace en cherchant à comprendre la totalité en mouvement et en essayant de cerner les conflits intérieurs des autres c'est-à-dire de ses « élèves-militants ». En effet, tout au long du processus de libération, nous voyons se mettre à l'œuvre une pédagogie efficace, faite de fausse crédulité et de simplicité, de capacité de communiquer, par l'écrit, par la parole et par l'action, dans plusieurs langues (Portugais, français, anglais, créole) et dans une langue directe truffée de métaphores. Cabral, cartésien ? Son « discours de la méthode », comme celui du philosophe français, peut se résumer en simplicité, cohérence et rigueur.

L'agenda ne souffre d'aucune ambiguïté : instaurer un dialogue permanent visant à partager un souci éthique pour le présent et pour le futur afin de s'armer moralement contre l'agression multiforme du dominateur, d'élaborer une morale de guerre respectueuse des droits humains et de fonder le profil du citoyen du futur Etat. Cette dimension dialogique, à l'instar de la « pédagogie des opprimés », traduit, il semble, la nature de démocratie participative de la résistance à l'oppression coloniale qui n'est pas portée par un messie, fut-il un « individu historique » mais engagée ensemble par les différents protagonistes de la lutte de libération. Le paradigme éducatif de Paulo Freire enseigne que les hommes s'éduquent ensemble par le truchement de la réalité. Nous avons affaire ici à une *dialectique de la fécondation mutuelle* entre le *sujet individuel* et le *sujet collectif* de l'action historique. Cette dialectique œuvre à deux niveaux : d'abord en termes de solidarité par la reconnaissance par chacun de l'autre comme un être de raison indispensable à sa propre réalisation. L'altérité est vécue ici non comme négativité mais comme passage nécessaire à une montée en grade ontologique conçue sous la forme de la désaliénation et de la liberté. Ensuite, au niveau proprement didactique et épistémologique, puisque le leader et le militant, l'agent et le patient

produisent en même temps le mouvement d'enseigner et d'apprendre grâce à un savoir unique et commun dont les moments et les positions pédagogiques, politiques et éthiques ne sont pas dissociables.

En réalité, il s'est agi d'élever le sujet collectif au niveau de conscience politique du leader dont la vision devrait être clairement perçue par les militants censés partager « son » projet politique. Ils doivent être à mesure de cerner le terrain social de la lutte, ses moyens, sa tactique, sa stratégie et ses méthodes. Le contenu et la forme du message politique, modulés en fonction des audiences, obéissent à une démarche quasi-socratique de dialogue fait de questions et de réponses : les rapports, les cours, les conférences, les causeries en créole, les séminaires de l'Ecole des cadres, les bulletins, les émissions de radio, dans les salons ou dans les villages ont été les canaux de cette communication dont la finalité a été d'expliquer les événements, les mots d'ordre, les principes et les orientations. Son agora fut le monde puisque toutes ces tribunes furent bonnes pour populariser la lutte, pour faire comprendre ses idéaux et pour avoir un profil du militant en adéquation avec les exigences politiques. Nous avons là la mise en exergue du concept de participation.

La participation est traduite concrètement par la mise sur pied d'un parti organiquement lié à ceux qu'il est supposé servir et non se situer dans un formalisme démocratique bourgeois (scission chez Marx entre l'homme et le citoyen). En effet, la perspective inclusive demeure essentiellement politique. C'est la rencontre de consciences particulières et du monde qui doit être portée par chacun, le chemin obligé du savoir est emprunté ensemble dans l'expérience fusionnelle des souffrances communes. Il s'agit de faire comprendre que la liberté requiert un effort collectif permanent, une conquête commune non une donation, exigeant de chacun ouverture aux autres et maîtrise de soi. D'où la génération, lors du procès de reconquête de l'initiative historique, d'une morale spécifique. La morale du maquis est une morale de nature paradoxale, stoïque, ascétique

et critique mais aussi une morale guerrière, conquérante, dionysiaque résultant de la rencontre de sujets libres et portée par chaque protagoniste du combat. Les sujets, individuel et collectif, incarnations de cette conscience historique, sont sommés de se transmuier, de se dépasser afin d'être une force motrice sociale et politique organisée, actrice en dernière instance de l'histoire, auteur de son affranchissement de l'aliénation en s'aidant pleinement des armes intellectuelles et organisationnelles dont elle a été dotée.

La primauté du sujet collectif dans le procès de construction de la nationalité n'évacue pas pour autant la présence du sujet individuel notamment en la personne du leader. Cependant, cette démocratie participative, qui est celle de la résistance à l'oppression, n'est pas portée par un messie, fut-il un « individu historique », elle reste un chantier commun, une œuvre qui demande une construction et une gestion collectives. C'est l'élaboration d'une conscience militante moderne s'opérant sous le sceau non de l'autoritarisme mais d'un plaidoyer en faveur de valeurs à assimiler pour en faire des viatiques. Au moyen de la persuasion, traduire concrètement dans les mœurs les différents principes éthiques porteurs de progrès social. Il a fallu, en effet, combattre les croyances, les normes traditionnelles rétrogrades par le dialogue, la discussion, exposer patiemment des vérités par un travail de conscientisation émancipatrice où le leader apprend de ses « élèves-militants » au même titre qu'il leur délivre aussi ses vérités dont précisément celle consistant à consentir un effort individuel, obstiné, difficile allant dans le sens d'un armement moral et psychologique. La liberté exige un effort collectif permanent, elle n'est pas une donation puisque « *nous ne sommes héritier d'aucun testament* » : il nous faut, à chacun et à chaque instant, inventer notre propre chemin à partir de la boussole fournie par le Parti.

C'est pourquoi la pédagogie qu'appelle cette pratique politique est moins une méthode de transmission qu'une élaboration collective des fondements d'une action de transformation des relations humaines. On peut

comprendre par là que le fondement de la démarche se trouve dans le souci d'efficacité du travail militant, moins comme savoir que comme procès de réalisation de l'humain en chacun. Cette pédagogie de la construction nationale s'appuie sur l'analyse des réalités tenues comme programme d'action. Ses énoncés restent profondément ancrés dans des situations concrètes et leur objectif consiste à façonner de nouvelles identités qui influencent en retour cette même réalité.

L'éthique de la résistance impose une vigilance systématique du sujet sur le sens de ses actes et surtout sur le sentiment de sa responsabilité individuelle. Dans la lutte, je ne suis pas seulement responsable de ma stricte individualité mais aussi de l'humanité entière : il y a une universalisation de l'aspiration de chacun à la liberté et une identification réciproque de l'individu et du parti. La prise de conscience du désir de se libérer chez chaque individu est concomitante à la perception que cette aspiration à la liberté ne peut être effective que si elle est partagée par les autres. Autrement dit, cette conscience universelle ne surgit pas *ex-nihilo* mais elle émerge de la dialectique entre *fait de culture* et *acte de culture*, moteur même du mouvement de reconquête de soi et du « retour à l'histoire » qui se confond avec une *praxis libre* découlant du nouvel statut d'hommes libres, citoyens de la nationalité en construction : « *La matrice de la conscience alternative, libératrice, porteuse de valeurs nouvelles est constituée par les cultures traditionnelles des peuples engagés dans la lutte de libération nationale*¹⁸... ». En effet, la nouvelle culture politique se fonde sur les réalités nationales et sur un ordre symbolique ayant trois fonctions :

- une *fonction politique* de défense de la révolution par la sécrétion de valeurs permettant de résister à l'agression de l'idéologie dominante, par l'organisation pratique du cadre politique et par le potentiel mobilisateur inhérent à la force idéomotrice de l'idéologie.

¹⁸ -Jean ZIEGLER : *Main basse sur l'Afrique*, Paris, Seuil, 1978, p.196.

- une *fonction pédagogique* consistant à façonner de nouvelles consciences et à leur ouvrir des perspectives notamment par l'acquisition d'une capacité critique effective. « *Le passage de la lutte anticoloniale à la lutte de libération nationale est en même temps le passage de la pensée magique, religieuse, préconçue à la pensée scientifique, organisatrice, rationnelle de l'univers et de la lutte*¹⁹ ».
- une *fonction scientifique* dont la vocation est d'interpréter les réalités nationales et de dégager un axe d'orientation de l'histoire au regard de la situation.

On peut alors affirmer que :

- a)** tout projet véritablement libérateur doit être porteur d'une société nouvelle. Dès le début, il a mis en évidence le caractère politique et social de la résistance : elle est un phénomène essentiellement politique, par conséquent seules les méthodes politiques peuvent être utilisées pour son développement ;
- b)** la lutte de libération est un facteur de culture. Le mouvement de libération est la forme embryonnaire de la nation : il doit procéder à une désaliénation de l'homme dominé en détruisant la fausse universalité du discours dominateur occidentalocentriste et redonner identité et confiance aux individus. Le processus de création culturelle induit par la guerre de libération se confond avec une *praxis libre* découlant du nouveau statut d'hommes libres, citoyens de la nation nouvelle.

La tâche à laquelle appelle la lutte est presque un éternel recommencement comme le travail Sisyphé et elle ne

¹⁹ -Ibd. p.205.

peut être assumée qu'ensemble sur la base du même projet. Dès lors, il s'agit de forger les consciences à l'aune de cet impératif d'édification collective d'une nationalité, donc du nouvel homme. Une mentalité nouvelle qui accouche du citoyen de la nation nouvelle. Ce travail, pour le pédagogue, a consisté principalement d'un côté à *conceptualiser* l'action politique par une production théorique rigoureuse qui se refuse à tout logocentrisme, au débat scolastique, au « *cosmétisme artificialiste* », qui refuse de succomber aux modes intellectuelles, qui résiste aux courants dominants des idéologies politiques impériales, qui invente sa propre terminologie au cours de l'action et qui se projette dans le futur. Il y a en permanence un appel au futur en assurant avec efficacité la logique de transmission dévolue aux aînés aussi bien par rapport au patrimoine légué par les ancêtres que par rapport à la nécessaire adaptation aux enjeux technologiques, scientifiques et politiques contemporains. De l'autre côté, il y a à *construire le Parti*, à le dynamiser et à l'organiser avec les militants armés. Le Parti est une organisation bien définie ayant ses militants c'est-à-dire des gens qui montrent qu'ils sont les meilleurs et qu'ils sont capables de le prouver dans l'action. Il définit le Parti comme un instrument de lutte, c'est « *l'instrument clé, l'instrument originel. C'est lui la racine et le tronc, lui qui fait naître d'autres branches* » pour que se développe la lutte. Sa vocation est de mouler la mentalité des militants dans la conscience nationale transethnique naissante à partir de la violence libératrice en expurgeant du Parti, émanation de la nation en gestation, toutes les formes de déviations. Le Parti se veut l'avant-garde du peuple, il concentre en lui les « meilleurs fils de la nation », d'où son caractère élitiste : « *N'entrent au Parti que des personnes honnêtes et sérieuses. En sortent tous ceux qui sont malhonnêtes, tous ceux qui profitent de notre Parti pour leurs propres intérêts. Aujourd'hui, ils nous trompent, mais demain, ils en seront certainement exclus. Celui qui ment doit sortir, celui qui ne cherche à satisfaire que ses intérêts... doit sortir. Celui qui ne respecte pas notre peuple, mais qui simule devant la direction..., celui-là doit sortir. Ceux qui pensent qu'ils luttent, qu'ils se sacrifient dans cette lutte,*

mais que demain ils seront aussi puissants que les chefs de poste, ceux-là doivent sortir. C'est le moment d'en parler clairement : en effet beaucoup de camarades se sacrifient, mais dans l'idée que demain, ils auront voitures, domestiques, plusieurs femmes, etc. Ils se trompent. Ils n'appartiennent pas à notre Parti, et ils vont le comprendre²⁰ ». Il y a ici une détermination à dénoncer toutes les perversions sociales et politiques qui minent les pratiques politiques.

L'émergence de cette personnalité nationale se réalise par le biais d'exigences éthiques impérieuses fondées sur la fidélité, l'honnêteté, le culte de l'effort personnel et du travail bien accompli, l'aversion du mensonge et le refus du conformisme béat c'est-à-dire la capacité à résister au regard des autres. Nous avons affaire ici à un rigorisme nourri de morale de guerre qui n'admet pas les demi-mesures, les concessions inopportunes, la duplicité, la prévarication, la lubricité, le laxisme... Le travail militant exige une moralité à toute épreuve. L'actualité de cette orientation politique est incontestable au regard des questions de bonne gouvernance internes des partis. En effet, Ici, il entrevoit ce qui restera la tare congénitale des pratiques politiques de biens de régimes politiques. L'effort de libération nationale, vecteur d'une nouvelle culture, notamment d'une culture politique nationale, rationnelle et universelle suppose un effort sur soi de création de valeurs. De la lutte commune doit jaillir une conscience morale nouvelle qui oriente efficacement l'action politique qui ne souffre pas de compromissions, car la justesse des conditions de l'action impose une résolution ferme dans l'orientation. Entre l'action et la pensée, il n'y a pas chez Cabral d'hésitation : sa démarche est pragmatique faite de réalisme réfléchi, de sérénité. L'action collective et individuelle est éclairée par une pensée audacieuse soucieuse d'efficacité. En effet, la nouvelle disposition éthique travaille à endiguer les tares en s'intégrant peu à peu dans la nation et dans le monde au prix d'une certaine violence sur les antivaleurs et sur

²⁰ -**Amilcar CABRAL** : *Unité et lutte I, l'arme de la théorie*, op.cit. p. 236.

les pratiques individuelles. Ce chantier d'édification de la nationalité agit sûrement sur les individus mais l'ordre de construction a, toujours, en point de mire, la dimension collective. Et nous savons depuis longtemps que la réforme morale des individus ne peut s'opérer avant la réforme politique de la cité. Au total, la lutte politique impose, à tous les niveaux, une production symbolique qui affecte ouvertement les consciences individuelles comme ferment de la libération nationale. Cette action est constructiviste en tant qu'elle s'effectue simultanément comme procès d'élaboration commune de valeurs, de savoirs, de savoirs-être et de citoyenneté participative.

3- LE NOUVEL HUMANISME : INCARNATION UNIVERSELLE DU MEILLEUR DE L'HOMME.

L'odyssée de la guerre de libération est alimentée dans son parcours par une conception prométhéenne de l'histoire, par une volonté d'emprise de l'homme sur le cours véritable des événements et par son insertion dans l'histoire universelle. L'humanité de l'homme n'est effective que s'il s'insère dans une communauté déterminée qui lui donne vie et identité. L'histoire du peuple transcende les individus particuliers pour atteindre l'universel. Cabral pense qu'il y a un « *devenir infini et transcendant du peuple et de l'humanité* », une unité originaire de l'histoire et de la vie des peuples, il y découvre une articulation interne, une tension inéliminable le plus souvent voilée par la contingence événementielle. L'histoire véritable est, de part en part, le résultat de la maîtrise progressive de la nature, d'une reconquête de droits inaliénables et d'une plus grande liberté pour les peuples qui forgent de ce fait leur personnalité historique. C'est pourquoi, dominer un peuple, c'est endiguer son évolution vers le progrès social et humain qui n'est rien moins qu'une négation de son être authentique parce que sujet aliéné n'existant que dans son rapport à l'autre.

La lutte armée de libération, facteur actif du processus historique et moteur de l'histoire au même titre que les forces productives, les moyens de production et la lutte

des classes, apparaît comme un premier acte d'affirmation de soi d'un peuple qui a eu à perdre l'initiative historique et qui affiche sa volonté de « *retourner à l'histoire* », de reconquérir personnalité et dignité « *par nos propres pieds, nos propres moyens, et nos propres sacrifices* ». La lutte aurait donc une vertu curative et serait un moyen de restauration d'une identité perdue tout comme elle est un processus de construction de l'homme et du monde. Il s'agit d'élaborer un nouvel humanisme à enseigner aux militants. Cet humanisme est, à bien des égards, nourri d'optimisme. « *Dans le cœur de chaque homme qui se battait dans cette guerre, il y avait un espoir, l'espoir d'un monde meilleur. C'est cet espoir qui nous a touchés faisant de nous des combattants pour la liberté de nos peuples* ». Cet humanisme prométhéen de Cabral se repère dans une volonté « *d'agrandissement infini* » de l'homme, de sa « *dignification progressive* » est du même ordre que « *l'homme total* » de Karl Marx. Ce programme politique se décline en quelques principes : établir la justice, rendre les hommes meilleurs et plus justes, partager leurs souffrances. Il s'agit de se réinscrire dans *le sens de l'histoire*. La réitération quasi-obsessionnelle de l'idée de progrès et la volonté d'améliorer la condition humaine sont du même ordre. Tout tend à imprimer aux acteurs de la lutte le sens de la justice et le souci des générations à venir. C'est ce qu'Alain Badiou appelle « *la certitude anticipatrice* » qui commande toute transformation essentielle et qui dépend elle-même d'une éthique fondée sur le courage et la confiance. De ce point de vue, Cabral nous a montré que les urgences politiques ne sont absolument pas rivées sur le présent, tout comme la temporalité de l'anticipation ne doit pas être abandonnée au passé.

La réinsertion dans l'histoire est un retour au banquet du progrès humain dans un puissant élan fusionnel d'une identité syncrétique et universaliste constatable par l'élévation du niveau de la conscience politique et de la capacité d'autogouvernement : « *tout en gouvernant, de permettre à notre peuple de prendre une large part dans la gestion de notre vie et d'apprendre, dans la pratique de chaque jour, ce qu'est le travail bien réalisé,*

*l'organisation, la liberté, la démocratie, la justice pour tous, ainsi que l'autovigilance contre tous les facteurs contraires au progrès de notre pays²¹ ». Il ne sert à rien de conquérir le pouvoir pour laisser à une élite l'occasion de s'en accaparer. Seuls des citoyens politiquement conscients et engagés peuvent assumer la responsabilité historique de prendre en charge leur vie pendant et après la guerre et mener les transformations structurelles nécessaires. Le travail politique cherche à gommer les rapports de soumission, promeut l'horizontalité et renforce les compétences de chaque membre, présumé être un individu actif capable de penser par lui-même de façon libre et critique, de formulation des problèmes et d'assumption de la direction des chantiers politiques. D'où le paradoxe de la « *théorie des meilleurs fils* » qui s'accommode d'un certain égalitarisme et qui réinvente sous d'autres modalités une hiérarchie de valeurs entre les citoyens de la République Nouvelle.*

CONCLUSION

La lutte de libération nationale fonctionne selon le principe de progrès inhérent à la nature humaine et consécutif à un principe moral et de droit pour tout peuple de s'autodéterminer et d'imprimer à l'histoire le cours qui lui sied. C'est aussi l'avis de Emmanuel Kant dans *Le Conflit des Facultés*, quand il soutient que l'émergence de ce principe est un fait historique inoubliable dévoilant la nature de l'homme : « *Cet événement est trop important, trop mêlé aux intérêts de l'humanité et d'une influence trop vaste sur toutes les parties du monde, pour ne pas devoir être remis en mémoire aux peuples à l'occasion des circonstances favorables et rappelé lors de la reprise de nouvelles tentatives de ce genre²² ». C'est un « *matin de gésine* » qui annonce la naissance d'un nouvel homme, une douloureuse mutation mentale qui a sonné selon le poète sénégalais David Diop comme « *l'agonie des**

²¹ - **Amilcar Cabral** : *Unité et lutte, t. II : la pratique révolutionnaire*, op.cit. 91.

²² - **Emmanuel KANT** : *Le Conflit des Facultés In la philosophie de l'histoire* trad. S. Piobetta, Paris, Denoël, 1986, p.173-174.

chaînes ». Le poète nous exhorte de prêter l'oreille pour nous pénétrer du message des ancêtres traçant le sillon du chantier à venir : « *Entendez-vous la sève souterraine/ C'est la chanson des morts/ La chanson qui nous porte aux jardins de la vie*²³ ». Et Cabral, un de nos « ancêtres de l'avenir », demeure, un éternel contemporain.

BIBLIOGRAPHIE

Raymond ARON : Les dimensions de la conscience historique, Paris, Plon, 1964.

Yves BENOT : L'œuvre d'Amilcar Cabral in ***La Pensée***, revue du rationalisme moderne n°181, Paris, Juin 1975.

Amilcar CABRAL : Unité et lutte -

t.I L'arme de la théorie, Paris, Maspéro, 1975.

-t.II : la pratique révolutionnaire, Paris, Maspéro, 1975.

Cheikh Anta DIOP : Nations nègres et culture, Paris, Présence africaine, 1979.

Frantz FANON : Les damnés de la terre, Paris, Maspéro, 1968.

Maurice GODELIER : *La notion de mode de production asiatique et les schémas marxistes d'évolution de la société* in **Sur le mode de production asiatique**, Paris, CERM, Editions sociale, 1974.

Emmanuel KANT : La philosophie de l'histoire, trad. S. Piobetta, Paris, Denoël, 1986.

Abdoulaye LY : Pour une politique novatrice de gauche en Afrique : Réflexion d'un vieux militant sur les conditions de cohérence et de tolérance, Dakar, NEAS, 2008.

Charles TAYLOR : Multiculturalisme, différence et démocratie, Paris, Flammarion, 2007.

Jean ZIEGLER :- Main basse sur l'Afrique, Paris, Seuil, 1978. - Contre l'ordre du monde, les rebelles, Paris, Seuil, 1983.

²³ -**David DIOP** : *Coups de pilons*, Paris, Présence africaine, 1973, p.13.